



SANS ECHO

L'ombre des rideaux de satin
A longue effilure
Met une pâleur sur son teint,
Un reflet blond sur le châtain
De sa chevelure...

Souvent je refais ce chemin,
Le cœur tout plein d'elle,
Pour un seul baiser de sa main,
Pour rêver jusqu'au lendemain
Combien elle est belle.

Mais, rien !... Peut-être, et qui le sait,
Est-elle adorée ?
Mais, peut-être, sous son corset,
Son âme qu'une voix pressait
Déjà s'est livrée,

Le jour où son regard joignit
Celui du jeune homme
Que tout bas son âme bénit,
A qui, tout bas, elle s'unit,
Que bas elle nomme !

Voilà, pauvre amant incompris
De cette Hespéride,
Pourquoi jamais je n'ai surpris,
Lorsque je l'admirais, épris,
Qu'un regard aride !

Paul Lanoz

LE DRAPEAU



vain et n'avait servi qu'à arroser cette terre où les héros naissent comme les blés dans un terrain fertile.

Au moment où commence ce récit, beaucoup de désastres étaient survenus ; néanmoins, la lutte continuait toujours, vive et ardente, de part et d'autre.

Un régiment était dans la plaine. Sur la figure de ces enfants de la France on lisait la souffrance, la fatigue, la faim, la honte de la défaite, mais non le désespoir ; fidèles à la fière devise de leurs aïeux les Gaulois, ils espéraient contre toute espérance. Si la victoire n'a point couronné leurs efforts, ils ont montré la vaillance de leur cœur. Le froid est vif, et ils n'ont presque pas de vêtements ; ils marchent dans la neige et la glace sans chaussures, mais pas une plainte ne s'échappe de leur poitrine, le malheur qui les frappe redouble leur vigueur et leur courage.

Hier, ils ont combattu vaillamment ; aujourd'hui, ils doivent fuir devant un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Ils entendent encore de temps à autre le bruit du canon qui retentit au loin, semant la mort et le deuil dans leur bien-aimée patrie.

Ce bruit terrible se rapproche ; ils ont été signalés par les éclaireurs prussiens, un combat va avoir lieu ; un véritable combat de géants tels qu'on en a vu accomplir par les Français de tous les temps. Ils pressent le pas pour retarder ce moment terrible, car ils savent que leurs ennemis sont nombreux et eux sont si faibles et si fatigués ! Mais à midi, le crépitement de la fusillade se mêle

au bruit prolongé des canons, la plaine se couvre de blessés, d'agonisants et de mort. L'air retentit des plaintes, et des ruisseaux de sang coulent dans les fossés de la route. La riposte des Français est terrible, car ils se battent avec le courage du désespoir ; ils sont décimés par leurs ennemis, et les vivants vengent cruellement ceux qui tombent dans la poussière. Mais, peut-on résister au nombre ? Ils sont tout au plus soixante survivants lorsque, fatigués de carnage, ils sont forcés de remettre leurs armes et leur drapeau au pouvoir d'un barbare qui, sans égard pour leurs souffrances, les conduit prisonniers en Allemagne.

Voilà donc où ont abouti ces efforts de courage et de bravoure ! Voilà un drapeau français qui ira flotter dans un arsenal allemand et rappeler à la postérité la honte d'un échec ! Ce drapeau, sur lequel sont inscrits en lettres d'or de si beaux, de si glorieux faits d'armes, se voit souillé par une défaite qui, pourtant, ne manque pas de gloire ! Ce drapeau, qui a porté le flambeau de la liberté chez tous les peuples de la terre, assistera donc au triomphe d'un tyran ? Non, un avenir si triste ne peut être réservé à une si glorieuse image de la Patrie.

Allemands, cessez vos réjouissances ; vous ne devez pas posséder longtemps un si beau trophée ; s'il est en votre pouvoir, c'est que le Tout-Puissant l'a permis, afin qu'un nouveau fait, plus glorieux que tous les précédents, doit être inscrit encore sur ce lambeau d'étoffe qui flotte sur la tête de nos jeunes conscrits.

Le capitaine A. P. . . . , que vous amenez parmi les prisonniers, va vous montrer de quoi est capable un patriote français. Vous allez être les témoins d'un trait de bravoure unique dans les annales militaires.

Un soir, c'était un dimanche, après une longue course on était arrivé dans le petit village de L... On donna quelques bottes de paille aux prisonniers pour y passer la nuit ; les vainqueurs s'attablèrent pour boire de nombreuses bouteilles de vin capiteux de la Champagne. Les bouteilles se succédaient, les têtes s'alourdissaient, les soldats prussiens n'avaient plus la force de se tenir sur leurs jambes ; ils roulèrent sous la table, d'autres se couchèrent sur leurs coudes et sur les bancs de la salle et tous s'endormirent du lourd sommeil de l'ivresse.

Le capitaine A. P. . . . , voyant tout endormi autour de lui, le drapeau français placé dans un coin de la chambre, conçut une idée, téméraire pour tout autre qu'un Français. Mais qu'y a-t-il d'impossible à un patriote ne connaissant que son devoir ? Il se lève sans bruit, va au coin où était déposé le drapeau de son régiment, le prend ; il s'empare aussi d'une des carabines rangées en faisceau et va courir dehors ; la sentinelle qui se réveille en ce moment même, veut lui barrer le passage, mais le capitaine lui saute à la gorge, et avant que le soldat n'ait prononcé une syllabe il lui plonge sa baïonnette dans le cœur.

Il s'élançait dans la nuit profonde, il court, il se met autant que possible, hors de la portée des balles qui vont pleuvoir tout à l'heure autour de lui ; il ne sent plus sa fatigue, car il porte l'image de sa patrie et l'enlève à ses ennemis avec une audace inouïe.

Il est déjà loin lorsqu'on s'aperçoit de sa disparition. Il a couru toute la nuit ; le jour venu, il s'est caché dans une vieille citerne sans eau. Quant au drapeau, il a creusé dans un ruisseau une rigole, en se servant de ses mains, l'a placé dans cette cachette et l'a recouvert avec la terre humide. La boue qui va le salir lui paraît moins déshonorante que la honte d'appartenir à des Prussiens.

La nuit avait à peine étendu ses voiles sombres sur la terre qu'il reprend sa fuite, et le lendemain, aux premiers feux de l'aurore il est assez heureux pour voir l'armée française qui campait dans la plaine. Il arrive tout essouffé, à demi mort de fatigue, raconte sa belle action avec une modestie sublime, comme s'il s'agissait d'un fait ordinaire, et remet le drapeau au général français. Celui-ci, ému par un tel récit, ne put retenir une larme qui roula sur sa joue brunie par le feu de dix batailles, et, comme une perle, resta suspendue sur sa moustache grisonnante. Ensuite courant au capitaine

les bras ouverts il l'embrassa longuement, et détachant une des croix d'honneur qui brillaient sur sa poitrine, il la mit sur l'épaule du capitaine, en lui disant :

— Parmi tous les braves qui voient briller cette récompense sur leur cœur, peu ont le droit de se dire plus méritants que vous. Je vous signale à tous comme le brave des braves.

Un murmure d'approbation et des applaudissements répétés, des officiers présents, accueillirent les paroles du général.

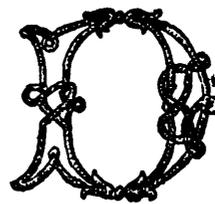
O France, ma bien-aimée patrie, essuie tes pleurs, tu fus dans le deuil, mais tu peux, néanmoins, être fière de tes enfants ; ils ont combattu avec courage, avec honneur et avec gloire ; quoique vaincus par le nombre, ils sont toujours dignes de toi ; cela peut te consoler de la défaite, car un pays qui a produit de tels hommes n'est pas près d'être réduit à l'impuissance et de se voir partagé par ses vainqueurs ; la défaite ne peut servir que pour te relever d'un échec d'un moment et briller, aux yeux du monde surpris, d'un nouvel éclat et d'une nouvelle gloire. Cet éclat et cette gloire, tu le verras, je l'espère, au moment de la revanche.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1893.

GARÇONS ET FILLETTES

(FANTAISIE)



DANS le joli petit village de L..., coquettement situé sur les bords de la rivière des Mille-Iles, se trouve, à demi cachée sous l'épais feuillage de hauts peupliers, une antique maison de pierre, aux solides assises, avec une longue et large galerie sur la façade.

Cette résidence, autrefois le berceau d'une nombreuse famille, n'est habitée aujourd'hui, durant la plus grande partie de l'année, que par une vieille dame, bientôt octogénaire, et une de ses filles qui est restée à ses côtés pour être la consolation de sa vieillesse.

Mais, chaque année, quand sonne l'heure du repos et que les vacances ramènent à la maison paternelle les oiseaux envolés, cette demeure se peuple de tout un petit monde. Ce sont les petits-enfants, voire même les arrière-petits-enfants que la grand'maman invite à passer quelques semaines sous son toit. Elle aime à voir folâtrer leurs joyeux essais autour de ce vieux nid depuis longtemps déserté. Elle semble revoir ses propres enfants et que de souvenirs hantent sa mémoire ! Et comme elle est heureuse, la grand'maman !

Ce séjour, que tous entrevoient de longs jours à l'avance, est aussi une occasion favorable pour les cousins et les cousines de se connaître plus intimement et de resserrer les liens d'amitié entre les membres de cette famille, disséminés un peu partout. Les cousins de la ville et leurs gentilles sœurs y rencontrent les cousines de la campagne et leurs frères. Ce mélange, cependant, laisse poindre des caractères bien différents.

Les garçonnetts passent tout le jour à s'amuser, ci et là, au dehors. Tantôt sur le sable jaune et brûlant du rivage, ils font la cueillette des limaçons aux merveilleuses spirales et rivalisent d'habileté à faire bondir le caillou sur la surface polie de la rivière ; tantôt ils pêchent le goujat argenté, ou plus justement ils écoulent de longues heures à tremper du fil à l'eau. Parfois, ils vont dans les prairies et sur la lisière de la sombre et mystérieuse forêt cueillir les fraises et les framboises qu'ils apportent dans de jolies corbeilles en écorce, pour les partager avec la grand'maman, la bonne tante et les cousines.

Le soir venu, exténués de fatigue et halés par un ardent soleil de juillet ils sont bien aise de se reposer, mais pour recommencer leurs jeux le lendemain.

Ainsi s'amuse Raoul, Edouard, René, Alexandre, Albert et plusieurs autres.